Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Doc77

Comment former une jeune secrétaire stupide

© Le jardin d'Aphrodite - Mai 2017

Sommaire

Une (première) leçon **3**

La soumission se confirme *(perseverare diabolicum)* **11**

Les leçons finissent toujours par porter leurs fruits **19**

Elle y a pris goût (l'initiation) **31**

Un pas de plus (vers la perversité) **43**

Une (première) leçon

J'exerce comme médecin dans un dispensaire en province.

L'année dernière, ma secrétaire est partie en congé maternité, et l'administration qui nous emploie a dû recruter quelqu'un pour la remplacer durant cette période. Comme le dispensaire est situé dans une petite ville de 3 000 habitants, loin de tout, il n'y eut pas beaucoup de candidatures et on prit finalement une jeune fille pour qui c'était le premier emploi.

Dès le premier entretien, je me rendis compte combien elle n'était pas dégourdie. Le genre de fille couvée par papa et maman, à qui on n'a jamais demandé de rien faire. Elle acquiesçait en hochant de la tête à tout ce que je disais, regardait partout autour d'elle, l'air peu concerné, voire semblant absente, comme une gamine qui s'ennuie et qui n'attend qu'une chose : que ça se termine et qu'on la libère.

Néanmoins, je me dis qu'elle ne connaissait rien encore du monde du travail, et qu'il fallait bien qu'elle apprenne.

Cependant, dès que nous commençâmes à travailler ensemble, rapidement, son tempérament mollasson m'irrita, d'autant qu'elle ne semblait vraiment pas s'y mettre bien vite. De plus, elle se mit aussitôt à accumuler petites bévues, oublis, erreurs et grosses maladresses.

Je me raisonnai en me disant que c'était son premier emploi, que tout le monde avait commencé un jour. Moi comme les autres, j'avais dû un jour me colleter pour la première fois avec l'organisation du travail, les contraintes de temps, les patients ; et lorsqu'on

n'est pas d'un naturel vif – je repensai au jeune homme maladroit et un peu lent que j'étais – il faut du temps, et aussi apprendre à faire face à la plupart des situations, avant d'acquérir un peu plus de rapidité.

Je me dis donc qu'il fallait être un peu indulgent, et laisser sa chance à cette jeune fille.

Cependant, lorsque pour la faire progresser je lui faisais remarquer ses erreurs, elle répondait à peine, ne savait même pas dire oui ou non : elle baissait et hochait la tête, marmonnait quelque chose d'inaudible sans desserrer les dents, ce qui avait don de faire monter mon énervement.

Il ne lui venait même pas à l'idée de reconnaître son erreur, de dire qu'elle allait faire plus attention. C'est tout juste si ce que je disais semblait pour elle avoir de l'importance.

Jour après jour mon irritation montait, et je finis rapidement par ne plus la supporter.

Tout en elle me hérissait, de sa façon grotesque de marcher en se dandinant dans le couloir et en faisant claquer ses talons (comme si c'était la première fois qu'elle marchait avec) jusqu'à sa manière de se pencher sur le côté pour regarder s'il y avait quelqu'un dans la salle d'attente.

Quand il n'y avait personne, elle marmonnait, parlait toute seule dans son bureau ouvert, et ce, à longueur de journée.

Quand elle était avec un patient, elle écrivait avec une horripilante lenteur, le nez à dix centimètres du dossier et n'allumait même pas la lumière alors qu'il faisait très sombre. Je le lui faisais remarquer et elle me répondait qu'elle n'en n'avait pas besoin et continuait à écrire les lunettes sur le bout du nez... tout juste si elle ne tirait pas un bout de langue ! Et quand je lui disais que les patients avaient eux besoin de lumière pour lire ce qu'ils avaient à lire, elle marmonnait quelque chose d'inaudible, comme d'habitude.

Elle passait un temps impossible à chercher les dossiers, qu'elle ne trouvait souvent pas ! La consultation, de ce seul fait, prenait du retard ; les gens parfois s'énervaient, ou plus souvent la regardaient avec un air moqueur. « Bonjour l'image du service ! » me disais-je. Quant au téléphone, sa façon atone de parler à ses correspondants et de ne jamais savoir quoi leur répondre déclenchait souvent leur agressivité devant laquelle elle restait impassible et sans savoir quoi dire que « Oui, oui... Je sais bien... Euh... », même quand elle finissait par se faire copieusement engueuler.

Cette passivité avait, il est vrai, le don de mettre rapidement tout le monde hors de soi.

Je me disais qu'elle avait de la chance d'être en province, parce que dans une banlieue difficile (comme on dit maintenant), avec un public de racailles, impatients et agressifs, elle n'aurait pas fait trois jours : elle aurait fini par se prendre « un pain »... ou même pire.

En quelques semaines j'étais passé de la patience (ou plutôt de l'irritation contenue), de l'attitude bienveillante et compréhensive du supérieur envers une secrétaire – surtout quand il s'agit d'une jeune fille débutante – à une résignation exaspérée et pessimiste, car j'avais fait le constat que, quoiqu'on lui dise, quoiqu'on fasse, elle ne s'améliorerait jamais. D'autant qu'en discutant – durant un rare moment de libre – elle m'avait appris qu'elle avait quand même 26 ans, malgré son air d'adolescente attardée et indolente.

À cet âge, c'était encore plus navrant, et je trouvai du coup qu'elle n'avait même pas l'excuse de la jeunesse.

J'avais fini par prendre mon mal en patience, me disant que c'était l'affaire d'une dizaine de mois, mais je ne l'épargnais plus et lui lançais à chaque boulette une remarque acide, remarque qu'elle prenait sans broncher, sans même avoir l'air de s'en émouvoir. Je me demandais même si cela la touchait.

Mais un jour un événement me fit sortir de mes gonds. Un confrère m'appela pour me parler d'un patient et fit référence à un

courrier que je devais lui adresser. Il me fit part de son étonnement quant au fait que je ne l'avais pas rappelé au téléphone comme il me l'avait demandé par l'intermédiaire de ma secrétaire qu'il avait eue plusieurs fois au bout du fil, plusieurs jours auparavant.

Je dus donc m'excuser, lui disant que mon courrier avait dû être égaré. Cependant, la secrétaire avait bien « mangé la commission », et plusieurs fois de suite. Quand je raccrochai, la moutarde m'était montée au nez et j'allai immédiatement voir Julie pour la secouer un peu au sujet de ces commissions jetées aux oubliettes.

Croyez-vous qu'elle m'aurait au moins dit, confuse : « Oui c'est vrai, j'ai oublié. » ? Mais non, bien sûr, ç'aurait été trop normal ! Elle ânonna des « Oui... », « Oui... » à chacune de mes phrases, les dents à peine desserrées, les yeux baissés derrière ses lunettes de gamine attardée.

Bien entendu, j'avais à ce moment-là envie de la jeter contre le mur, avec son air gauche et sa queue-de-cheval, mais je contins ma rage, fulminant, pestant brièvement.

Le reste de la matinée, je ne lui parlai que sur ton très sec, me défoulant en lui balançant à chaque échange de paroles des réflexions acerbes.

L'après-midi, parce qu'on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même (et surtout mieux que par une quasi-demeurée), je me mis en quête de dossiers dont j'avais besoin. En fouillant dans son capharnaüm, sur quoi tombai-je soudain ? Une pile de courriers anciens même pas ouverts, de lettres et de comptes rendus cachetés et jamais envoyés.

Je sentis monter en moi comme une rage froide.

Très calmement, avec un air glacial, je pris la pile et la jetai sur son bureau, juste sous son nez.

— Pouvez-vous me dire ce que c'est que ça, Julie ?

Elle regarda les feuilles étalées avec un air crétin, ne répondit rien, me regarda brièvement avec un petit haussement d'épaules fataliste et un petit rictus imperceptible. Ç'aurait été un môme,

on aurait trouvé ça insolent. Mais je la savais tellement stupide qu'elle en était incapable. Cela ne semblait pas lui faire grand-chose, tout simplement. La désinvolture totale. Comme s'il s'était agi d'une gosse qui avait oublié d'acheter quelque chose sur sa liste de courses. Incapable d'évaluer la gravité d'une faute.

Je continuai d'un ton coupant et très calme :

— Cette fois c'en est trop, Julie. Je ne peux pas passer sur ça.

— ...

— Après la fin des consultations vous viendrez me voir.

Elle finit son après-midi comme si de rien n'était, sans exprimer d'émotion particulière. Je sentais qu'elle allait « oublier » ce que je lui avais dit comme le reste, et qu'elle essaierait de partir comme s'il ne s'était rien passé et comme si je ne lui avais pas demandé de venir me voir.

Elle était d'une lenteur inimaginable, même pour se préparer et, de ce fait, tous les jours j'étais bien-sûr parti avant elle. C'est pourquoi, les consultations terminées et le dernier patient sorti, j'attendis dans mon bureau, la porte restée ouverte, et je l'écoutai, me demandant ce qu'elle allait faire.

Ce fut bien entendu interminable, mais la vengeance étant de toute façon un plat qui se mange froid, je fis preuve de patience, résolu que j'étais à attendre le temps qu'il faudrait.

Quel culot ! Comme une sale gamine qui feint d'oublier un ordre ou une recommandation, elle se présenta sa serviette à la main, prête à partir, comme pour me dire bonsoir ou pour attendre que je la libère, abandonnant ma décision.

Mais elle dût être déçue. D'une voix blanche je lui dis :

— Allez fermer la porte à clé, Julie, et revenez me voir.

Elle sembla prête à balbutier quelque chose, à poser une question, mais mon regard droit dans ses yeux lui fit comprendre que je n'étais pas d'humeur à discuter. Elle prit la clé, et de son pas grotesque alla jusqu'à la porte qu'elle verrouilla et revint dans son bureau où je l'attendais.

— J'ai fait preuve de beaucoup de patience avec vous depuis que vous travaillez avec moi, Julie. J'ai attendu, et espéré que vous vous amélioriez. Mais cette fois c'en est trop ! Quoi qu'on vous dise, vous vous en foutez. Vous ne faites attention à rien. Tout vous passe au-dessus. Vous ne cherchez même pas à mieux faire et encore moins à réparer vos erreurs. Et ce que j'ai découvert aujourd'hui me confirme que vous n'avez aucune conscience de la gravité de vos fautes, puisque vous les avez répétées sans aucune vergogne. Cette fois, je ne peux pas passer sur vos bêtises. Alors puisque vous vous conduisez comme une gamine, je vais vous traiter comme une gamine. C'est vous qui l'aurez voulu.

Elle m'écoutait, face à moi, debout devant son bureau, tête basse, me regardant comme un chiot au regard inexpressif.

— Tournez-vous et posez vos mains à plat sur le bureau.

Elle s'exécuta sans protester, soumise. Je pris une règle en plastique plate, de 30 cm, que je fis claquer légèrement dans la paume de ma main.

— Déboutonnez votre pantalon.

Elle resta quelques instants comme interdite, puis lentement défit les boutons de son jean, sans poser de question. Quand cela fut fait, j'attrapai les côtés du pantalon et brutalement le fis descendre – le jetant littéralement – sur ses chevilles. Elle se retrouva en culotte (un slip de coton rose) et ne broncha pas. Immédiatement et sans lui laisser le temps de réagir, je saisis les élastiques du slip et le descendis de la même façon vive.

Elle était désormais nue en dessous de la taille (hormis les vêtements piteusement étalés en accordéon à ses chevilles sur ses chaussures d'été à talons hauts) et me présentait des fesses de jeune fille d'un beau galbe, et des cuisses et des jambes élancées, à la peau très blanche ; une peau de blonde (comme on dit, car Julie était brune).

Je me plaçai légèrement sur son côté droit, pris un peu de recul et abattis la règle en travers des fesses.

CLAC !

Elle poussa un « OUH ! » bref en portant ses mains à ses fesses.

— J'ai dit : les mains à plat sur le bureau ! Interdiction de les enlever !

Cela avait été dit d'une voix autoritaire et sans appel. Elle avait senti que je n'étais pas d'humeur à rigoler. Elle replaça ses mains.

— Si jamais vous les enlevez encore, rien qu'une seule fois, je vous garantis que je prendrai ma ceinture ; et là, vous le regretterez.

J'abattis la règle, cette fois en visant la fesse gauche. Elle tressaillit mais n'osa pas quitter la position. Puis je claquai la fesse droite.

De belles marques roses commencèrent à orner sa chair, bien délimitées, bien droites, tranchant sur la peau laiteuse.

Et je me mis à alterner fesse droite, fesse gauche, milieu, à un rythme lent et implacable, et commençai à frapper le haut de la croupe, tout près des reins (avec une intensité plus légère), puis en descendant lentement et alternant de la même façon les zones traitées, dosant bien ma force, claquant plus puissamment la partie bien rebondie et bien charnue, finissant par le dessous sensible des fesses.

À chaque coup, ses jambes tressautaient sur place, comme après une décharge électrique, et elle poussait des cris de plus en plus perçants : « OUCH ! », « AAH ! », « HAA ! » sans lever les pieds du sol. Son visage grimaçait, de plus en plus crispé à mesure que je descendais.

Ma colère s'était estompée et avait cédé le pas à du plaisir. La passivité de cette fille commençait à me plaire, et je m'excitais en corrigeant la chair fraîche de cette jeune gourde.

Elle commençait à tordre ses reins, sans bouger de place, et quand je finis par attaquer les cuisses, ses cris plus forts, plus longs, plus plaintifs, s'accompagnèrent d'un tremblement bref de tout son corps.

Elle n'osa pas abandonner sa posture, mais tandis que je zébrais consciencieusement ses cuisses, du haut (près du tendre sillon qui la sépare de la fesse) jusqu'aux jarrets, en bas, de belles traces bien parallèles, ses cris étaient devenus des : « NON ! », « OH NON ! », « ASSEZ ! », « NON ! », « ARRÊTEZ ! » dont un tremolo naissant annonçait des sanglots prochains.

Pourtant je fus étonné qu'une fois mon ouvrage accompli jusqu'au bout, contre toute attente elle ne se mit pas à pleurer. Ses yeux étaient un peu humides, certes, mais elle retrouva son calme et sa lenteur habituels.

Néanmoins, avant de la laisser se reculotter, je la fis se retourner pour un dernier sermon. Elle n'eut même pas la pudeur de mettre ses mains devant son sexe pour le cacher. Je la regardai droit dans les yeux.

— Vous avez compris, maintenant ?

Elle hocha la tête, comme d'habitude.

— Vous ferez attention désormais à ne plus faire d'erreurs, sinon gare ! Car croyez-moi, à partir d'aujourd'hui, chacune de vos bêtises sera sanctionnée, et de cette façon-là ! Et la prochaine fois, si par malheur il doit y en avoir une, la punition sera pire ! Croyez-moi, la règle en plastique n'est rien du tout à côté de ce je vous réserve. Allez, reculottez-vous et rentrez chez vous ! À vendredi.

Car j'étais bien décidé à remettre ça si elle persistait dans ce comportement ; chose qui arriverait, j'en étais sûr, puisque elle était totalement stupide et incapable de s'améliorer.

Et ce ne fut plus désormais avec agacement et amertume que j'entrevis mon travail avec Julie jusqu'à la fin de son contrat, mais avec un plaisir trouble, puisque le destin m'avait envoyé une petite gourde dont la bêtise et la soumission m'assuraient de pouvoir me livrer à une activité qui n'avait été jusqu'à ce jour qu'un vague fantasme : la formation et l'éducation à l'anglaise d'une jeune sotte.

La soumission se confirme *(perseverare diabolicum)*

Les jours suivants elle fut au travail comme si il ne s'était jamais rien passé.

Bien entendu, rien ne changea dans son comportement : sa lenteur désespérante, sa façon exaspérante de répondre par des « Mmmm » sans desserrer les lèvres, son air gauche, ses allures de robot dodelinant, et surtout ses sottises qu'elle ne manqua pas de répéter.

Je ne lui laissai rien passer, et à chaque oubli, à chaque moindre négligence de sa part, je la regardais droit dans les yeux et lui faisais remarquer sa faute. Elle baissait les yeux à chaque fois en disant : « Oui, oui... » Je finis par lâcher, d'un air sarcastique :

— Vous avez raison, continuez comme ça.

Quelques jours seulement nous séparaient de l'épisode de sa correction, et voyant que ça ne lui avait pas servi de leçon, je décidai ne pas laisser s'écouler une semaine.

Un midi, alors que la consultation était terminée, je l'appelai :

— Julie, venez dans mon bureau.

Au cours de la matinée, elle avait cherché en vain le dossier d'un patient que nous avions reçu pourtant à peine une semaine plus tôt. Elle avait fait prendre à la consultation un retard de plus d'une demi-heure, fouillant avec une vivacité de mollusque tous les tiroirs, toutes les armoires, tous les bacs à dossier. Mais rien.

Le patient s'était montré agacé ; quant à moi, j'avais contenu avec peine ma colère et mon énervement. L'air était électrique, mais elle ne semblait pas être le moins du monde émue par la

tension ambiante qu'on aurait pu toucher. Elle m'avait fait des gestes d'impuissance, haussant les épaules.

J'avais failli annuler la consultation du patient, mais pour ne pas le renvoyer j'avais dû faire sans dossier médical, ce qui m'irrite toujours, car cela engage ma responsabilité. Rien que pour ça, j'estimais qu'elle devait payer.

Je lui posai donc un ultimatum, lui laissant une toute dernière chance, sachant bien qu'elle ne retrouverait pas ce dossier. Elle était debout devant mon bureau, les mains ballantes et ridiculement tordues comme le ferait un gosse idiot.

— Vous allez chercher le dossier de monsieur Prévost, celui que vous avez égaré. Ce midi, cet après-midi, je m'en contrefiche. Mais vous devrez l'avoir retrouvé avant la fin de la consultation à 16 h 30. Soit vous le trouvez, soit il vous en cuira. Et vous savez de quoi je parle : je ne dis pas ça à la légère. C'est bien compris ?

— Oui, oui.

— Alors c'est parfait. À tout à l'heure. Bon appétit.

Je m'en allai déjeuner, de bonne humeur, satisfait, sachant d'avance le dénouement de cette histoire. Surtout qu'elle portait une longue robe d'été, légère comme les voiles d'un navire, que j'imaginais déjà se relever d'un souffle : celui de ma main !

Quand je revins à 13 h 30, elle était accroupie devant les meubles de rangement en train de fouiller. Elle leva les yeux vers moi :

— J'ai cherché, hein, mais je ne l'ai pas trouvé.

— Eh bien cherchez encore. Vous avez jusqu'à 16 h 30.

La consultation se déroula sans incident et elle continua à chercher entre deux patients – ou du moins feignit de le faire. Bien entendu sans résultat, car dans le cas contraire je sais qu'elle n'aurait pas manqué de m'apporter le dossier avec la joie d'un enfant qui a trouvé l'œuf de Pâques.

Elle m'amenait dans mon bureau chaque patient et son dossier, tout en cherchant à me montrer avec force soupirs, haussements

d'épaules et hochements de tête le caractère fatal et infructueux de ses recherches.

Le dernier patient parti, elle vint d'elle-même se présenter dans mon bureau.

— Alors ? lançai-je, laconique.

— Bah, je le trouve pas.

— Allez fermer à clé le dispensaire.

— Mais... peut-être que quelqu'un y a touché... l'a pris...

— Il n'y a personne que vous et moi qui pouvons avoir accès aux dossiers, vous le savez bien, Julie. Et de plus, vous l'avez eu en mains il y a à peine une semaine, vous vous en souvenez bien ? Vous êtes donc la dernière personne à y avoir touché ; vous êtes responsable de sa disparition.

— Mais...

— Dépêchez-vous ! Je ne suis pas d'humeur à discuter, et vous m'avez assez fait perdre de temps.

Elle partit, penaude, clopin-clopant, ferma la porte d'entrée tout au bout du couloir et revint de son pas traînard, les talons claquant sur le vieux carrelage.

— Venez.

Je passai dans la salle d'examen où elle me suivit sans discuter. Je m'assis sur le confortable tabouret, la regardai et dis :

— Allongez-vous à plat-ventre sur mes genoux : je vais vous fesser, puisque c'est la seule chose que vous comprenez !

Elle eut comme un rictus, une grimace de gosse demeuré, mais ne discuta pas et s'approcha.

Une fois juste à côté de moi, elle hésita, resta un peu comme interdite, se pencha légèrement en avant comiquement mais sans oser aller plus loin.

D'une main ferme je saisis son poignet et la tirai vers moi. Elle eut d'abord comme une résistance puis se laissa aller, s'affalant comme un poids mort sur moi. D'un bras ferme j'enserrai sa taille et de l'autre je relevai sa robe jusqu'au-dessus de la culotte qui

m'apparut, blanche et sage. Elle ne bougea plus, vaincue, soumise. De mes doigts vengeurs je saisis le haut de la culotte et dénudai ses fesses, la dégageant de ses reins en la tirant vers le bas, la laissant en bas des cuisses. Elle ne broncha pas plus. Elle savait ce qui l'attendait, et puisqu'elle l'avait accepté une fois, elle n'avait pas de raison de résister aujourd'hui.

Ses fesses n'étaient plus non plus des inconnues pour moi. Elles m'apparurent dans toute leur blancheur, étalées, élargies par la position.

Je commençai à frapper d'une main bien ferme chaque hémisphère à un rythme régulier, assez lent mais implacable. Tout d'abord sur le sommet de la fesse, le maximum de la rotondité, et sans réelle violence. Elle ne bougeait pas, vaincue, soumise, acceptant son sort comme s'il était naturel. Les claques devaient juste la chauffer, vu le tendre rosissement qui apparaissait progressivement. Puis je me mis à couvrir l'ensemble de la surface du frais derrière qui commença à prendre une coloration proche de l'incarnat, et une température plus tiède.

Ça, c'était pour la mise en bouche, la mise en train, la mise en route ; une sorte d'échauffement pour ma main et mon bras, en quelque sorte. Il ne s'agissait quand même pas de risquer une tendinite pour cette petite sotte !

Enfin, commença la vraie fessée. Et là, ce fut vraiment différent. Si elle avait cru que ça serait tout du long comme au commencement, comme une pluie de caresses, et que je m'amusais à faire ça pour qu'elle éprouve des sensations troubles, elle allait vite changer d'idée... Je me mis à claquer fortement sa chair, tantôt en appuyant bien chaque fois le plat de la main, tantôt en frappant tangentiellement et sèchement du bout des doigts la peau, comme si je cherchais à la lui décoller, ce qui devait lui occasionner une véritable cuisson.

Et la claquée monta, comme un déferlement quand le temps est à la tempête, et Julie, de même, commença à donner des signes

d'agitation. Son corps se mit à tanguer, ses reins gagnés par une houle irrépressible ; sa nuque eut des soubresauts et ses longs cheveux se balançaient d'avant en arrière. Et les sons qu'elle commença à émettre – des « Fffff », des « Hmmmm », des « Pfffff » – n'étaient pas non plus sans rappeler le bruit d'un grand vent.

Pas de cris. Pas encore. Mais les rafales devenaient plus mordantes sur sa peau à vif qui commençait à virer au rouge sombre.

Je finis par le bouquet final : mais celui-ci ne consista pas en une maigre douzaine : c'est toute ma fureur jusqu'ici retenue à laquelle je laissai libre cours, et à laquelle j'offrais enfin une expression réaliste et inspirée. C'est un véritable déferlement, un tonnerre roulant (*a rolling thunder*) que j'abattis sur son pauvre fessier qui vira au cramoisi tandis qu'elle se mit à se débattre, agitant ses jolies jambes en tous sens, beuglant des cris aigus de damnée, cherchant à m'échapper ; mais quitte à attraper des crampes et des courbatures dans le bras droit je maintenais fermement sa taille, l'écrasant contre moi.

Et pour illustrer la correction, je l'accablai de l'expression verbale de ma colère :

— Voilà ce qu'on mérite quand on est une fille irresponsable, désordonnée et fainéante ! Et quand on n'écoute pas ce qu'on vous dit ! Voilà qui vous sert de leçon !

Je finis par une quinzaine de claques sur la chair lisse de ses cuisses fermes, leur laissant la marque de mes doigts, contrastant sur la peau très blanche.

Je la lâchai enfin, et elle se libéra mollement.

Je lui demandai de se relever et de me faire face. Ses yeux étaient humides, mais elle ne pleurait pas, et son visage – hormis quelques grimaces qui devaient être dues à l'élancement cuisant de son fessier – ne trahissait aucune émotion (en fait, elle ne devait ressentir que peu d'émotions). *« Une bonne candidate soumise, très endurante. »* pensai-je.

Je lui fis encore la morale, l'air sévère et l'index en l'air, comme on ferait à une sale gamine :

— Désormais, je veux que vous fassiez bien attention à votre travail : c'est à dire bien prendre soin des dossiers, bien écouter ce que je vous dis et ce que les patients vous disent, et ne pas l'oublier ; bien faire attention aux choses importantes : ne pas égarer les courriers, les résultats d'examens et tout ce qui fait partie des dossiers médicaux. Désormais, je n'accepterai plus aucune bêtise ni aucun oubli. Et si, par malheur, cela devait se reproduire, je vous punirai de la même façon ; et croyez-moi, je serai impitoyable ! C'est bien compris ?

— Oui... oui.

— Pour finir votre pénitence, vous allez enlever votre robe et vous placer au coin, là-bas, tournée vers le mur et les mains sur la tête, pendant un bon quart d'heure. Comme ça je pourrai profiter du spectacle de votre postérieur bien rouge, et vous, vous pourrez bien réfléchir à votre indolence, à comment elle a été châtiée, et à comment vous allez y remédier.

Elle s'exécuta : elle ôta sa robe, la jetant sur une chaise, alla se placer la mine déconfite et la tête basse au coin de la pièce comme je le lui avais ordonné, ses mains à plat sur la tête. Je m'assis à mon bureau pour finir quelques lettres ; j'avais une vue sublime sur son corps gracieux, sa taille fine, ses jolies jambes, sa peau très claire qui contrastait avec l'énorme pivoine que faisait son fessier. Elle n'était plus vêtue que de son soutien-gorge et de ses chaussures d'été à talons.

Je laissai un bon quart d'heure s'écouler comme annoncé, durant lequel elle ne bougea pas, ne se manifesta pas... On aurait pu entendre une mouche voler. Enfin, je dis :

— C'est bon. Rhabillez-vous et rentrez chez vous.

Elle s'exécuta, le regard vers le sol, toujours aussi lente (elle ne savait pas faire autrement).

— Et méditez tout ça.

Elle hocha à peine la tête en guise de réponse et s'en alla, sans moins de nonchalance.

Les leçons finissent toujours par porter leurs fruits

Le lendemain, elle fut à son travail le plus normalement du monde. Je m'attendais au moins à un air craintif après la cuisante correction que son joli petit popotin avait subi. Mais c'est à peine si son comportement avait changé. Et encore, c'était peut-être moi qui me faisais des idées.

En tout cas, elle semblait un peu plus vive dans ses réactions. Dès qu'elle recevait un coup de fil important, elle s'empressait de me le signaler ; elle montrait presque un semblant de zèle à devancer mes demandes.

Je notai cette amélioration et je la remerciai à chaque fois avec un « merci » chaleureux, histoire de lui montrer que j'étais satisfait de cet heureux changement. Je fus même, à un moment donné, tenté de la féliciter et de lui faire remarquer qu'elle était en progrès ; mais rapidement, cette embellie sembla retomber. Comme une élève paresseuse qui se contente de ses minces succès, elle redevint aussi indolente qu'au début.

Je me mis sur le qui-vive, surveillant le plus discrètement possible son travail, vérifiant sans qu'elle le sache la moindre de ses actions. Si elle pensait qu'elle allait m'avoir comme ça et s'en tirer à bon compte, elle pouvait toujours y croire : je l'attendais au tournant. À la moindre erreur, je ne la louperais pas !

J'avais tout préparé pour son prochain châtiment ; elle ne me prendrait pas au dépourvu.

Je n'eus pas beaucoup à attendre. À peine trois semaines se passèrent avant que je commence à trouver que certains résultats

d'examens étaient longs à me revenir. Voulant en avoir le cœur net, j'appelai le laboratoire d'analyses médicales qui me confirma que certains examens que j'avais prescrits avaient bien été réalisés et les résultats transmis par leurs soins. Mais bien entendu, de courrier, point. Je leur demandai de me préparer des photocopies de ces résultats que je passai prendre un soir directement chez eux après la consultation. En soi, c'était déjà un début de preuve. Mais, bien sûr, il aurait pu y avoir un problème avec la poste. Sauf que d'autres courriers m'arrivaient, eux, et je n'étais pas dupe.

Un matin, j'arrivai donc une heure en avance et me mis à fouiller dans les papiers qu'elle avait encore laissé s'accumuler en désordre dans son bureau. Quel capharnaüm ! Rien que pour ça elle méritait d'être corrigée. Il ne me fallut pas grand temps pour tomber sur les résultats d'analyse qu'elle avait oubliés là, au milieu des autres feuilles en désordre, sans me les avoir montrés préalablement, comme je le lui avais rappelé formellement. Nous n'étions qu'un dispensaire, mais quand même ! Un retard au diagnostic peut parfois avoir des conséquences gravissimes si chacun prend ça à la légère et omet de jouer son rôle.

Cette faute pouvait donc être qualifiée de grave et aurait presque pu justifier son licenciement. Je comptais bien le lui faire savoir, car cette fois j'étais décidé à lui faire payer son insouciance, et qu'elle en bave. Et même si rien ne semblait avoir d'effet sur elle, j'avais envie de la marquer physiquement ! Pas seulement par la douleur, mais aussi par l'humiliation. Une envie sadique et une jubilation intense et sauvage me saisissaient rien qu'à y penser et à préparer dans ma tête tous les détails de son châtiment, pour allier le plaisir de l'excitation sexuelle à celui, pervers, de la vengeance.

Je laissai donc à « leur place » les feuillets qu'elle avait abandonnés avec sans-gêne, et l'après-midi, lors d'un « creux » (alors que nous n'avions personne), je lui lâchai le plus platement possible :

— Julie, vous passerez me voir à la fin de la consultation.

Elle leva la tête, interdite l'espace d'une seconde, et balbutia « Oui, d'accord... » sans demander son reste. Elle ne protesta pas, ni même demanda pourquoi. J'avais aperçu dans sa mine un semblant d'inquiétude, mais elle ne parut pas perturbée davantage.

Spontanément, elle vint se présenter à moi, une fois le dernier patient parti. Décidément, le scénario se répétait. Mais comme je n'aime pas la monotonie – et que je n'avais pas l'intention qu'elle s'en tire à bon compte – je lui avais préparé un traitement spécial.

Tout de suite je remarquai sans y prêter attention son attitude plus soumise qu'avant : la tête basse, elle se tenait devant moi un peu voûtée, séparée par mon bureau, les mains derrière le dos comme une petite fille sage.

— Allez fermer la porte à clé, Julie.

Elle commença à protester mollement :

— Mais... Je n'ai rien fait... J'ai fait comme vous m'avez dit...

— Justement, vous n'avez rien fait... de ce que vous deviez faire ! Quant à ce que vous avez fait, vous ne l'avez absolument pas fait selon mes consignes. Et je pense avoir été très clair.

Là-dessus, je me levai et allai dans son secrétariat où je trouvai les papiers là où elle les avait laissés (et où je les avais trouvés) et les rapportai ; je les lui mis juste sous son nez.

— Et ça ?

— C'est quoi... ? demanda-t-elle bêtement.

— Vous osez me le demander ?

Elle regarda les feuilles avec un air piteux, un œil idiot, en osant à peine me lancer un regard effrayé.

— Allez fermer cette porte ! Et vite, avant que la moutarde me monte encore plus au nez !

Cette fois elle s'exécuta, hâtant légèrement le pas, se rendant compte que ce n'était vraiment plus le moment de discuter. Elle revint avec un air soumis, résigné.

— Déshabillez-vous. Entièrement !

Elle leva ses yeux vers moi, et j'y vis de la stupeur. Mais le regard dur qu'elle rencontra lui fit instantanément comprendre que je n'étais pas d'humeur à négocier. Debout devant moi, je la vis enlever son polo, déboutonner son blue jean qu'elle ôta. Puis elle marqua un temps d'arrêt.

— Le reste ! J'ai dit : entièrement ! Vous ne savez pas ce que ça veut dire ? Entièrement nue ! Allez, ça va. J'ai déjà vu vos fesses, et pas qu'une fois !

Son visage prit la moue d'un bébé sur le point de pleurer et elle dégrafa son soutien-gorge. Des jolis seins juvéniles apparurent, tout blancs, avec des petites pointes d'un rose tendre toutes dardées sous l'effet de l'émotion et de la crainte. Je ne les avais encore jamais vus, eux. Et j'avais une féroce envie de les prendre entre mes doigts et de les presser méchamment.

Sans discuter, elle baissa sa culotte et la fit tomber sur ses chevilles, marqua un temps d'arrêt. Elle leva furtivement la tête vers moi, et comme j'attendais encore, elle s'en libéra en levant les pieds l'un après l'autre. Elle était maintenant complètement nue, offerte, livrée, avec sa jolie toison de blonde, châtain et peu fournie qui ornait son petit triangle.

— Montez sur le bureau et mettez-vous à quatre pattes dessus.

Penaude, elle grimpa maladroitement sur le vieux bureau en métal et s'installa comme je le lui avais dis. Je lui demandai de reculer le plus possible, de sorte que ses genoux reposent près du bord, les jambes dans le vide, la croupe tendue. Avec trois doigts j'appuyai fermement sur ses reins :

— Cambrez-vous. Plus que ça. Allez, mieux que ça... Faites ressortir votre croupe.

Je dégrafai la boucle de ma ceinture que je retirai, tout en accompagnant le geste de la parole :

— Je m'aperçois qu'il n'y a qu'un seul langage que vous comprenez, Julie. Et que pour qu'un message soit vraiment efficace avec vous, il faut qu'il fasse mal. Et vous savez de quoi je parle.

Mais je crois que les deux fois précédentes je n'ai pas été assez sévère, parce que vos efforts n'ont pas duré bien longtemps. C'est pourquoi aujourd'hui je vais vous punir d'une façon dont vous vous souviendrez et qui vous aidera à penser par la suite à tout ce que vous devez faire au quotidien.

Je vous promets que vous allez pleurer, et que je vais vous entendre crier. Et que quand ce sera terminé vous me remercierez de vous avoir châtiée parce qu'enfin, vous aurez appris quelque chose. Vous serez contente que ça se termine, je vous le garantis !

Mais il va falloir pour ça prendre votre punition jusqu'au bout. Et si vous m'interrompez avant la fin, je vous promets que je prendrai les mesures nécessaires pour que vous ne soyez plus en mesure de résister.

Vous allez recevoir la ceinture. Interdiction d'enlever vos mains du dessus du bureau. Si vous en enlevez une, si vous vous dérobez, je vous garantis que le coup suivant sera donné avec une force insupportable. C'est bien compris ?

— Oui...

— Et inutile de supplier, d'implorer, de me demander grâce ou d'arrêter. J'arrêterai quand je l'aurai décidé. Vous pouvez crier autant que vous pouvez : vous savez que notre pavillon est loin de tout et que personne ne vous entendra. Bien, je commence. Préparez-vous à payer pour vos bêtises.

Elle donnait des signes de nervosité, comme une jeune pouliche anxieuse. Je me plaçai derrière elle à côté de sa jambe gauche, pris la mesure de la distance qui me séparait de son blanc fessier, qui m'offrait un charmant spectacle. Je lui fis écarter légèrement les cuisses, ce qui eut l'avantage d'ajouter l'humiliation de me dévoiler son bel abricot finement ourlé.

Il était tout neuf, jamais souillé par la main de l'homme, pensai-je avec une forte émotion.

J'avais replié la ceinture en deux et la tenais par la boucle. Je levai le bras et visai le planisphère fendu verticalement. Le

premier coup s'abattit sans violence (il s'agissait qu'elle s'habitue progressivement à la sensation.)

— Ouuuchh !

Puis s'abattirent un second, un troisième, un quatrième, avec une lente régularité, et je m'appliquai à viser, à espacer les impacts les uns des autres. Elle poussait des « Aaah » brefs mais de plus en plus forts, et consciencieusement je couvris de zébrures sa zone fessière avec une intensité croissante.

Ses cris devinrent de plus en plus tremblants, de plus en plus désespérés. Mais malgré la douleur qu'elle devait ressentir, pas une fois elle n'avait ôté une de ses mains du plan du bureau, ni ne l'avait portée à ses fesses. Sa soumission m'émerveillait, m'excitait, me donnait envie de la fouetter interminablement, et plus en plus fort.

Je pris de plus en plus d'élan, et c'est avec violence que je commençai à accabler son jeune et beau derrière de coups qui claquèrent sèchement et cruellement, ne laissant bientôt plus aucune zone pâle sur sa peau.

Ses cris étaient devenus très forts et plus longs, s'étirant d'un coup à l'autre. Enfin elle éclata en sanglots, et tremblante, secouée de spasmes nerveux, elle se mit à implorer :

— Non, non ! Aahhh ! Ah non. Oh non, arrêtez !

Je m'arrêtai et m'approchai de son visage.

— Vous savez ce que je vous ai dit, Julie ? Et ce que je vous ai promis ? Vous savez que vous méritez cette punition, n'est-ce pas ?

— Oui, mais... je peux plus... Ça fait trop mal.

— Descendez de la table.

Elle ne se fit pas prier, croyant que j'allais mettre fin à son supplice. Presque de façon simiesque, elle descendit gauchement du large bureau. Immédiatement je lui pris la main et la conduisis dans la salle d'examen. J'avais tout prévu. J'avais baissé la tête de la table d'examen presque à l'horizontale jusqu'à laquelle je l'amenai. Je lui ordonnai :

— Montez et allongez-vous à plat-ventre.

Elle tourna la tête vers moi et me regarda avec stupeur. Dans ses yeux, ce que je vis brièvement était de la terreur. Je crus un instant qu'elle allait résister, voire reculer :

— Mais... mais ! Non, s'il vous plaît... Ça suffit...

— C'est moi qui décide si ça suffit, Julie. Et comme vous avez dépassé les bornes, j'ai décidé que votre punition n'était pas encore terminée. Alors grimpez là ! Dépêchez- vous, ne discutez pas ; je ne suis pas d'humeur !

Vaincue, craintive, elle monta en sanglotant. Je la fis se placer à plat-ventre, jambes et bras tendus. Dans le tiroir situé sous la table j'avais laissé des sangles de contention (en cuir et tissu), de vieilles sangles que j'avais dénichées dans une armoire où on les avait oubliées depuis longtemps, témoins de l'époque où le dispensaire devait servir pour la psychiatrie pour les cas où.

Je m'en saisis, et sans perdre de temps je lui passai une sangle sur les reins que j'attachai fermement sous la table, puis lui attachai chaque cheville et chaque poignet avec une petite sangle à crans que j'avais préalablement fixée sous la table également. Elle tourna sa tête vers moi, apeurée.

Je lui avais fais la grâce de lui laisser ses lunettes. Les verres étaient pleins de larmes.

Ainsi sanglée, elle pouvait à peine soulever son ventre et était parfaitement à ma merci. Je me régalai de cette position. De nouveau je pris ma ceinture, prenant un plaisir sadique à bien la tendre devant ses yeux, ajustant les deux parties d'une égale longueur l'une contre l'autre en les écrasant, puis les faisant claquer comme on ferait de la corde d'un arc. Enfin, pour parfaire la mise en scène, tenant la boucle dans la main droite, je m'amusai à tendre de la main gauche les deux lamelles de cuir, comme si je visais avec un lance-pierre. (J'achète toujours des ceintures en cuir de vachette, d'une excellente qualité.)

Ma cible était là, juste sous mes yeux, rouge et rutilante, bien rebondie.

Je levai ma ceinture et visai soigneusement de la main droite, la main gauche la retenant pour bien en mesurer la force. (Malgré tout, il y avait toujours une part d'imprévu à l'arrivée.) Et l'arrivée fut rude : elle claqua sèchement et méchamment. Julie hurla.

J'ajustai le coup suivant. Il atterrit sur le bas des reins. Julie rua de douleur.

Le suivant gifla les rotondités en plein travers. Julie beugla.

Je frappai le bas des fesses. Julie brailla.

Le bout de la ceinture châtia la fesse droite. Julie mugit.

Puis la fesse gauche. Julie hulula.

Je claquai la peau veloutée du bas des fesses. Julie se secoua.

Je flagellai le sommet des hémisphères. Julie rugit.

Finalement, je m'attaquai à la chair toute lisse et encore toute blanche des cuisses allongées. Elle se plaignit. Une belle strie rouge vif apparut.

Je cinglai violemment la peau juste en dessous, fier de mon adresse. Julie vagit.

J'ornai avec un bruit effrayant le travers des cuisses. Julie n'en pouvait plus.

Je marquai sèchement d'une belle rayure la zone en dessous. Julie brailla.

Je frappai par le travers la peau encore blanche. Elle trembla.

Je zébrai la peau fine près du jarret. Julie rua.

Je ne pus m'empêcher de finir la séance en striant de la même façon ses beaux mollets bien rebondis, dont la peau toute luisante vira vite au bordeaux. D'autant plus qu'étant en pantalon, cela ne risquait pas de se voir quand elle rentrerait tout à l'heure chez ses parents.

Cette fois, elle avait eu droit à la totale ! Mais pas encore tout à fait. Car j'estimai que son châtiment devait être complet ! Je la détachai et lui ordonnai de se retourner. Incrédule et sans

comprendre, elle s'exécuta en reniflant. Quand je me mis à la rattacher, elle se mit à pleurer de plus belle, avec des trémolos dans la voix :

— Nooon... Qu'est-ce que vous faites ?

— Je t'ai annoncé un châtiment sévère, Julie. Tu le sais bien. Et tu sais que tu le mérites.

Elle sanglota comme une gosse. Les bras tendus au-dessus de sa tête, elle me présentait ses seins charmants, ronds et blancs, son ventre souple, son petit mont de Vénus duveté.

D'une main assurée je me mis à lui zébrer le ventre à un rythme soutenu, mais cette fois en mesurant la force. La pièce s'emplit de ses cris toniques.

Puis, prenant la ceinture doublée à 20 cm de l'extrémité, je m'approchai de sa poitrine, et avec force concentration je m'appliquai à fouetter ses seins en visant juste ses fragiles mamelons de petits coups secs, sans pouvoir réprimer un sourire sadique de plaisir. Elle poussa des cris aigus et les tendres pointes virèrent framboise bien mûre.

Ensuite, je fis de même en cinglant le doux renflement surmontant son jeune sexe, et la chair ronde et grasse encaissa une dizaine de coups. Julie haletait.

Je ne pus m'empêcher bien sûr de frapper une vingtaine de fois le devant des cuisses, tendu et renflé, ce qui dut lui occasionner une douleur cuisante, comme en témoignèrent les vagissements qui sortirent de sa bouche déformée.

Pour finir je m'emparai de son petit pied mignon (ses chaussures à talons étaient tombées sous l'agitation spasmodique de ses jambes durant sa correction) et le caressai de la cheville jusqu'aux orteils. Du bout de mon pouce, je pris du plaisir à effleurer et masser la plante. Elle ne semblait pas chatouilleuse et ne disait plus rien, soulagée de ne plus être fouettée.

Je saisis le pied en le maintenant fermement par les orteils, et du bout de la ceinture je me mis à cingler l'intérieur de la plante,

dans le creux, là où la peau est la plus douce, en y prenant un plaisir raffiné et infini. Julie poussait des petits cris, mais sans commune mesure avec ceux qu'elle avait émis lors du « traitement » de ses parties les plus charnues.

Cette dernière phase n'était pas très douloureuse, mais j'avais tenu à l'exécuter afin de lui montrer que je n'avais épargné aucune partie de son corps, tant elle avait mérité d'être parfaitement et complètement châtiée.

Je la détachai finalement. Ce faisant, je lui dis :

— Pour finir, Julie, je vais vous demander de vous mettre à genoux devant moi et de baiser la main qui vous a châtié. Et je veux vous entendre à haute et intelligible voix me dire merci. Merci de vous avoir corrigée comme vous le méritez, merci de me charger de votre formation, merci de reprendre en main votre éducation déficiente. Merci de vous remettre dans le droit chemin, merci de vous apprendre tout, de vous aider à corriger vos erreurs...

Elle descendit et se mit à genoux à mes pieds, la tête baissée, humiliée. Elle marqua un temps d'arrêt, prit ma main qui tenait toujours la ceinture, et déposa un léger baiser sur son dos. Je la saisis par le menton et lui levai la tête jusqu'à ce que ses yeux – on aurait dit ceux d'un chiot implorant – rencontrent les miens :

— N'ai-je pas raison, Julie ?

— Si...

— N'ai-je pas raison de vous traiter ainsi ?

— Si...

— N'est-ce pas que c'est la bonne méthode, la meilleure pour vous, et que cela va vous aider ?

— Euh... si.

— Vous verrez comme vous m'en serez reconnaissante...

J'étais persuadé qu'elle n'était pas sincère ni vraiment convaincue, et qu'elle avait répondu par crainte que je reprenne la flagellation.

Néanmoins, c'est avec un zèle surhumain (pour elle) qu'elle alla jusqu'au bout de son contrat sans commettre aucune nouvelle bévue !

Une fois cependant elle se rendit coupable d'une négligence, toutefois sans réelle gravité. Quand je la lui fis remarquer, je fus surpris de sa réaction : elle se jeta spontanément à genoux, m'implorant :

— Pardon, pardon ! Je ne le ferai plus !

Pour toute réponse je lui caressai le visage longuement, murmurant doucement :

— C'est bon, ça va. Tu es une bonne fille.

La leçon avait donc fini par payer, ce que je n'aurais jamais cru.

Quelques mois après, j'eus une autre surprise, bien plus grande, et pas moins agréable.

Elle y a pris goût (l'initiation)

Ma secrétaire habituelle, Ingrid, était revenue de son congé maternité et le cours habituel des choses avait repris comme avant.

Quelle ne fut pas notre surprise – 3 ou 4 mois environ après – de voir Julie pointer son nez un bel après-midi, en fin de consultation. Elle discuta un petit moment avec Ingrid (qui s'était arraché les cheveux à tenter de la former au début du contrat de remplacement) ; enfin, « discuter » est un bien grand mot car, comme à son habitude, elle n'était ni très loquace ni très expansive. Les quelques mots échangés n'allaient pas très loin et Ingrid – qui n'avait en général pas beaucoup de patience – sembla vite excédée et, comme la journée était terminée, sans autre forme de procès remballa ses affaires et partit.

À mon étonnement quand même (avec tout ce que je lui avais fait subir, même si elle l'avait mérité) Julie vint me voir dans mon bureau et me dit bonjour. Sachant que sa conversation serait vite asséchée, je me montrai aimable et chaleureux. Je m'approchai d'elle avec un grand sourire (dû à la satisfaction de savoir que je n'avais plus à travailler avec elle).

— Alors, Julie, comment ça va ?

— Ça va...

— Qu'est-ce que vous faites en ce moment ? Vous travaillez ?

— Ben non. J'ai fait des demandes. Mais j'ai pas de travail...

« Tu m'étonnes... » pensai-je, un peu cruel.

— Bon. Et vous avez été sage ?

— Euh... oui...

— C'est sûr, ça ?

— ... Oui...

— Pas fait de bêtises ? Même chez vous ?

— Euh, non...

— Donc, vous n'avez pas mérité de punition ?

— ...

— Dites-le-moi franchement. Vous devriez peut-être me confesser vos fautes : les punitions que je vous ai infligées vous ont fait le plus grand bien quand vous travailliez avec moi. C'est grâce à elles que vous avez progressé... Vous ne trouvez pas ?

— Ben si...

— Et puis si vous êtes revenue me voir aujourd'hui, ça n'est peut-être pas pour rien, non ?

Elle commençait à regarder ses pieds, à éviter mes yeux.

— Vous avez envie de progresser, d'apprendre encore ?

Il fallait vraiment lui tirer les vers du nez.

— ... Oui...

— Avouez que mes punitions vous manquent. Que vous avez envie d'en recevoir !

Elle baissa la tête complètement, l'air tout à fait honteux. Un long silence s'ensuivit, puis elle prononça d'une voix presque inaudible :

— Oui.

— Comment ? Je n'ai pas entendu.

— Oui !

— Oui quoi ?

— ...

Vraiment, cela avait du mal à sortir de sa bouche. Il fallait l'aider.

— Si c'est ce que vous pensez et que vous souhaitez, mettez-vous tout de suite à genoux et déculottez-vous !

Lentement elle s'agenouilla devant moi, tête basse, piteuse, soumise mais troublée. Mais elle s'arrêta comme paralysée, n'osant pas

aller plus loin. Comme s'il lui fallait entendre une de mes directives donnée de ma voix ferme pour effectuer chaque geste, chaque action, mue par le besoin d'être guidée.

— Allez, déboutonnez votre jean maintenant ! Et baissez-le en même temps que votre petite culotte jusqu'en bas des cuisses !

Lentement, avec des mouvements gauches et malhabiles comme à son habitude, elle s'exécuta. Son joli pubis renflé et ses cuisses blanches apparurent.

— Maintenant, je veux vous entendre me dire clairement et distinctement que vous êtes une vilaine fille et que vous méritez d'être punie.

— ...

— J'attends !

— Je suis une vilaine fille. Je mérite d'être punie.

— Je mérite d'être fessée et je vous demande humblement d'avoir la bonté de m'administrer cette punition.

— ... Euh... je mérite d'être fessée et je vous demande humblement d'avoir la bonté de m'administrer cette punition...

— Plus fort ! Je n'ai rien entendu !

— Je mérite d'être fessée et je vous demande humblement d'avoir la bonté de m'appliquer cette punition !

— Voilà qui est bien. Levez-vous et retirez complètement votre pantalon et votre slip.

Elle s'exécuta, agissant désormais sans temps d'arrêt, comme une automate.

— Maintenant montez sur la table d'examen et allongez-vous sur le dos.

Elle obéit.

— Descendez le plus possible vers le bas de la table. Oui, encore. Allez. Oui, les jambes dans le vide, ça n'est pas grave.

Je lui saisis les chevilles et lui relevai les jambes très haut, à la verticale et même plus. De la main gauche je lui maintenais les jambes droites, inclinées vers elle, exposant ses fesses et ses cuisses,

la peau bien tendue ; ainsi elle me dévoilait en toute impudeur sa chatte bien fendue, les lèvres bien renflées de sa vulve, et même, plus bas, un tendre petit œillet sombre et tout plissé.

Ma main droite caressa lentement ses cuisses bien blanches, en descendant du pli du genou jusqu'à ses fesses renflées et fermes. Instantanément elle frissonna, sa peau se hérissa. Elle savait ce qui l'attendait ; mais elle l'avait voulu. Aujourd'hui elle le désirait – sans le clamer, d'accord – car elle était venue le chercher d'elle-même. Personne ne le lui avait demandé ni même ne l'avait obligée : elle était venue parce qu'elle en avait envie. Elle y avait pris goût malgré ses cris et ses pleurs, malgré ses (faibles) récriminations : maintenant elle aimait ça !

Lentement je me mis à fesser sa croupe d'une main ferme, en faisant bien claquer la chair tendre et élastique afin d'obtenir une belle musique : des CLAC ! CLAC ! emplissaient – en résonant – toute la pièce, et un doux rosissement apparaissait sur la peau blanche.

Julie me regardait faire avec un air anxieux, les lèvres serrées, sans faire entendre un seul son.

Puis je me mis à claquer plus sèchement et plus fortement – en alternant bien les zones traitées – son fessier et ses cuisses tandis que j'accentuais mon emprise de mon autre main en serrant davantage ses fines chevilles. Elle ne criait toujours pas mais se mit à haleter. Toute sa tendre chair prit petit à petit une teinte framboise et une nette chaleur. Mais j'avais envie de sa participation active à sa soumission. Aussi je lui dis :

— Vous allez tenir vous-même vos jambes, Julie, en passant vos mains derrière vos genoux. Oui, comme ça. Et tirez vos jambes bien vers vous. Oui, allez ! Encore plus : vos genoux doivent pratiquement toucher vos épaules. Voilà, c'est bien. Et écartez-moi un peu ces cuisses !

Ainsi, je pus continuer à me livrer au ballet claqueur, en visant l'intérieur des cuisses, là où la peau est si fine, si soyeuse. Elle

commença à pousser des petits cris brefs. Je visai l'intérieur des fesses, au plus près de la vulve et de l'anus. Son sillon vulvaire commençait à être brillant de rosée : c'était vraiment ce qu'elle aimait ! Doucement d'abord, puis de plus en plus fort, je ne pus résister à l'envie de châtier son pubis rebondi et me mis accabler son mont de Vénus renflé de petites claques bien sèches. L'effet fut assez immédiat : sa jeune chatte devenait luisante de mouille.

Soudain j'arrêtai tout. Je vis dans ses yeux comme un immense désarroi, mais qui fut de courte durée.

— Descendez de la table, Julie, vite !

Elle s'exécuta avec une rapidité qui me surprit. Elle devenait très obéissante ; allait-elle devenir vive ?

— Enlevez le haut. Et vite ! Je veux vous voir complètement à poil. Je veux voir vos jolis petits seins !

Elle baissa les yeux, rouge jusqu'aux oreilles, et déboutonna son chemisier.

— Et on se met à genoux pour ça ! Exécution ! Fissa !

Elle obéit instantanément, mue par le désir de la soumission qui montait en elle, puissant comme une drogue.

Elle apprenait vite, et apprenait plus vite les choses du sexe que le boulot de secrétaire. Question de motivation. Ah, ces jeunes : il n'y a personne quand il s'agit de bosser, mais quand il faut prendre du bon temps, se vautrer dans l'oisiveté et savourer les plaisirs, toujours les premiers !

En un clin d'œil elle fut entièrement nue, à genoux. Ses yeux levés vers moi, elle attendait mes instructions, je dirais presque « avec impatience ». Je m'avançai tout près d'elle, jusqu'à avoir son nez presque collé à mon pubis. La position était gênante et je fis exprès d'y rester. Je pris son menton que je levai vers moi et lui dis :

— Tu es une bonne fille, Julie. Est-ce que tu as envie de devenir ma petite salope ? Tu as envie que je t'initie au plaisir, que je fasse de toi ma petite pute docile ?

— ... Oui...

Ses yeux étaient troubles, sa voix plus faible et plus soumise que jamais...

— Alors c'est parfait.

J'ouvris mon pantalon, me débraguettai, et joignant la parole au geste :

— Je suppose que tu n'as jamais sucé un homme, Julie... ?

— Non...

— Il faut bien commencer un jour. Et ce jour est arrivé. Tu vas apprendre. Vas-y, montre-moi comment tu penses qu'il faut faire. Je te corrigerai ensuite. Suis ton intuition, n'aie pas peur. Pense que tu veux faire plaisir à ton maître...

Rouge écarlate jusqu'aux oreilles, elle ne se fit pas prier et prit en bouche tout le morceau qui se mit à gonfler davantage et à se dresser tout dur dans sa petite bouche, au contact doux et humide des muqueuses de ma petite ingénue.

— Hé, mais tu ne t'y prends pas mal du tout ! C'est bon, on dirait que tu l'as déjà fait... ou en tout cas que tu en avais envie, et que tu as envie de donner du plaisir à ton maître.

Elle sourit de satisfaction, et avec de plus en plus d'assurance fit des allers et retour sur toute la hampe. Je pris sa tête à deux mains, l'attirai vers mon bas-ventre et l'agitai en un rythme accéléré ; je poussais des grognements de plaisir... Je me penchai, caressai sa nuque, son dos ; mes mains attrapèrent ses petits seins ronds que je me mis à malaxer. Les tétons dardèrent aussitôt, trahissant son excitation, devenant tout durs et tout dressés : je me mis à les faire rouler entre mes doigts, sans ménagement, allant presque jusqu'à les pincer. Elle gémit, douleur et plaisir mêlés, la bouche pleine, sans interrompre sa besogne.

— Debout maintenant ! Vite !

Sans discuter, elle se releva.

— Tourne-toi et pose tes deux mains à plat sur la table. Et penche-toi légèrement en avant... Oui, comme ça. Et cambre-toi. Je veux ta croupe bien tendue vers moi.

Elle suivait toutes mes directives en élève bien obéissante. Elle était rouge, et je sentais son excitation à travers son souffle court. Là-dessus, je me mis à la fesser d'une main leste. Je distribuai à ses jolies fesses des claques vives et sèches, de plus en plus fortes, couvrant tout son fessier. Ma main gauche se mit à jouer avec ses seins : je les pelotai, les malaxai, jouissant de leur délicieuse fermeté, passant de l'un à l'autre avec avidité.

Le rythme des claques ralentissait mais elles devenaient de plus en plus intenses, lui arrachant à chaque fois un cri dont l'intensité allait crescendo. Mais pas une plainte, pas une supplication, pas même une larme. Elle s'endurcissait, la petite garce ; et aussi elle savait déjà que j'aimais varier les plaisirs et que je ne faisais pas durer chaque épisode avant de passer à un autre.

Les doigts de ma main gauche avaient saisi une pointe bien dure que je me mis à rouler entre pouce, index et majeur, la frottant fortement, la pinçant, la tiraillant ; elle se mit à pousser comme des râles, des gémissements, la bouche ouverte, les yeux écarquillés de douleur :

— Aaaaah... aaaah... aaaah...

— Tu aimes ça, ma petite salope ?

— Heummm... oui...

— C'est bien. Tu es une bonne soumise. Une vraie petite garce.

— Maintenant, tu vas te remettre sur cette table, allongée sur le dos comme tu l'étais tout à l'heure, en position genu-pectorale.

Avec un peu de lenteur – qui n'était plus maintenant exempte de sensualité – elle monta l'escabeau trois-marches et reprit la position d'elle-même.

— Descends vers le bas de la table et écarte un peu plus tes cuisses. Allez, encore. Que tu aies les reins tout au bord. Vas-y. Le spectacle que tu m'as offert m'a plu ; j'y ai pris goût.

Elle m'offrit en effet le plus beau des panoramas : un fessier et des hanches de jeune fille bien déployés, avec au centre son frais et tendre abricot bien joufflu surmonté du petit mont renflé, et en dessous la petite étoile toute plissée et toute arrondie.

Je recommençai à la claquer partout, et ce fut comme le vent chaud et brûlant du désert qui s'abattit sur ses belles chairs fermes. J'insistai plus particulièrement sur ses jeunes cuisses bien galbées pour qu'elles soient de la même jolie teinte que la croupe que j'avais châtiée à la verticale. Tout son corps était agité de soubresauts nerveux, et elle soufflait à travers ses lèvres pincées des « Ffff... ffff... ffff... » comme s'il s'agissait d'une séance de gymnastique.

Enfin j'arrêtai de la fesser et je caressai en effleurant à peine la peau rouge vif qui devenait blanche sous la pression des doigts (effet qu'on appelle en jargon médical « s'effacer à la vitro-pression »). Je lui enjoignis de garder la position et je pris dans le meuble médical un pot de gel qu'on utilise pour les échographies. Je lui en enduisis le bas des cuisses, la croupe, tout le périnée, et je me mis à lui masser sensuellement toute cette zone avec mes doigts qui glissaient doucement sur sa peau. Elle ferma presque les yeux de plaisir.

J'insistai particulièrement sur les lèvres du sexe et sur le sillon vulvaire (elle gémit doucement, ne se retenant plus) puis caressai vicieusement tout le tour du joli petit cratère que formait l'anus avec des cercles concentriques, m'en approchant progressivement. Je caressai en l'effleurant le doux petit œillet et remis une dose de gel. Près du matériel d'échographie je pris et déballai un préservatif qui servait pour coiffer les sondes endo-vaginales. Elle me regarda faire, les yeux grands ouverts et brillants, sans rien oser demander. Elle ne protesta pas plus quand elle me vit enfiler le préservatif sur mon membre raide. J'approchai et plaçai le trois-marches devant le pied de la table.

— Tu n'es plus une petite fille, Julie, tu es bien d'accord ?

— Oui.

— Alors maintenant je vais t'enculer. Je veux te laisser ta virginité. Pour elle, nous verrons plus tard.

Mon intention était surtout qu'elle finisse par me l'offrir d'elle-même, mais un autre jour. J'avais envie qu'arrive ce jour où elle me supplierait de la dépuceler, de faire d'elle une femme ; mais aujourd'hui j'avais envie de forcer son orifice le plus étroit, qu'elle me sente passer. J'avais envie de jouir d'elle tout en refusant de la traiter comme une femme. Je voulais jouir d'elle mais que ce soit humiliant. Je ne voulais pas « l'honorer ».

J'empoignai les cuisses, tout près du pli qui les sépare des fesses, et me présentai l'objet à sacrifier, moment combien émouvant. Cette petite garce était vierge, et j'allais la trouduculer. Je présentai mon vit et posai le gland dilaté sur son tout petit œillet sombre. Je me mis à le frotter sur le petit cratère et tout autour. Julie haletait légèrement, anxieuse et excitée, si tant est que l'excitation pouvait s'extérioriser chez cette fille.

— Tu sais, Julie, la prochaine fois que tu viendras me voir, j'exige que tu aies débarrassé ton pubis de ses poils.

Elle me regarda, l'air étonné, comme si elle ne savait pas qu'une femme pouvait se raser.

— Parfaitement. Tu te raseras la chatte, sinon je ne voudrai pas de toi.

Ayant considéré que ce préambule avait assez duré, je posai le gland sur sa rosette et je me mis à pousser. Je forçai l'entrée de son petit anneau qui se mit à se dilater et à céder tandis que ses yeux s'écarquillaient comme si elle mimait comiquement l'ouverture de son orifice le plus étroit et le plus secret, tout ceci sans qu'un son ne sorte de sa bouche ouverte.

Le gland s'engloutit lentement, et elle émit des « Aah... » avortés et étouffés.

— C'est bien. C'est passé. Te voilà dépucelée du cul, Julie. Je vais prendre mon temps et je vais bien te baiser ! Relâche-toi,

détends-toi. Tu n'auras plus mal maintenant. Concentre-toi sur ton cul. Tu vas apprendre à aimer.

Là-dessus je pris ses hanches de jeune chienne, refermai mes mains pour les maintenir fortement, et je m'enfonçai lentement en elle, savourant le plaisir de son cul étroit, progressant dans son canal bien serré mais bien lubrifié. Rapidement je fus au fond et mon pubis en butée contre son périnée.

— C'est bon, tu es une bonne petite chienne, Julie. Je vais bien t'enculer.

Tout doucement, progressivement, je me mis à la pistonner, d'abord bien lentement et bien profond, la travaillant à fond, attendant que ses muscles se relâchent, que je sente une souplesse toute neuve. Elle finit par se détendre enfin, et je mis à la besogner à un rythme accéléré. Elle haletait, les yeux hagards, visiblement en proie à des sensations complètement inconnues d'elle jusqu'à ce jour.

Mes mains empaumèrent ces petits seins. Ses yeux se mirent à rouler de tous côtés. Cette petite garce était au comble de l'excitation. Manifestement, elle était faite pour être sodomisée. C'était son point sensible.

— C'est bon... Ah, c'est bon ! Tu aimes ça, hein, Julie ?

— Ouii...

— Oui, tu aimes ça. Tu es faite pour être enculée !

— Mmmhhhh...

— Oh oui, tu es bonne. Tu es bien serrée. Tu es une vraie petite salope, tu m'excites. Tu es ma bonne petite pute.

De violents coups de reins je lui ravageais le trou du cul, lui pistonnant l'arrière-train. Elle était prise comme de tremblements, de spasmes. Tétanisée, les yeux écarquillés, ailleurs, tout montrait qu'elle était en train d'en jouir.

Je me retirai, lui ordonnai de descendre de la table et de s'asseoir sur le trois-marches. Je retirai le préservatif.

— Tiens, tu vas prendre ma semence. Je vais t'éclabousser et tu lècheras tout. Gare à toi si tu en laisses une goutte : tu sais ce qu'il t'en cuira ! Ça doit être un honneur d'avaler la liqueur de ton maître.

Apeurée, elle s'immobilisa, les yeux fixés sur mon membre à la raideur et à la dilatation démesurée. Rapidement je giclai sur son visage et ses seins, à grands jets puissants. Elle fut littéralement éclaboussée.

— Ramasse ce qu'il y a sur tes seins et lèche tes doigts.

Sans trop de difficultés ni de dégoût elle s'exécuta, comme chaque fois que je lui donnais un ordre. Je caressai son visage avec ma verge encore dure, la flattai.

— C'est bien, tu es une bonne soumise. Tu as prouvé que tu étais une vraie petite salope, aujourd'hui. Si tu veux être ma petite pute, tu sais ce que j'attends de toi. Il ne tient qu'à toi d'être obéissante.

Elle hocha la tête, visiblement satisfaite d'avoir été initiée aux plaisirs des grands, et avec déjà un air moins puéril.

Avant qu'elle ne s'en aille, je lui donnai mes dernières directives, debout face à elle. Elle m'écouta, enfin attentive, les yeux dans les yeux :

— Et n'oublie pas que la prochaine fois que tu viendras me voir, je veux que tu aies rasé ta chatte ! Ton sexe devra être lisse comme un œuf : ça sera une preuve de ta soumission à moi.

Et dorénavant quand nous ne serons que tous les deux, tu m'appelleras « Maître ». C'est bien compris, Julie ?

— Oui Maître.

— C'est bien, tu es bonne fille. Une fille délicieuse. J'ai compris depuis longtemps que la soumission est dans ta nature profonde et que tu ne peux t'épanouir sexuellement qu'en étant soumise. Et la prochaine fois, je vais faire de toi une vraie femme.

Elle sourit doucement.

— Je vais faire de toi ma petite pute. Ma petite pute docile et soumise. Ça te plaît ? lui dis-je en caressant son visage.

— Oh oui... oui Maître !

— C'est bien, tu apprends vite. Allons, à la prochaine fois.

Elle partit toute guillerette, visiblement heureuse et littéralement transformée.

Un pas de plus (vers la perversité)

Quelques semaines s'étaient écoulées quand, un bel après-midi, je vis ma Julie arriver au dispensaire. Elle attendait bien sagement la fin de la consultation en salle d'attente. Visiblement l'air ravi – mais moins timide – elle me dit bonjour, le rose aux joues, le regard un peu malicieux mais toujours peu hardie.

Je sentais une légère excitation dans ses gestes, avec plus d'entrain que lorsque c'était pour travailler pour le dispensaire. Toute à cette discrète fébrilité, et empreinte de son manque habituel d'attention, elle n'avait même pas remarqué le jeune médecin stagiaire qui s'était éclipsé par discrétion pour aller à côté, dans le bureau de la secrétaire.

J'avais en effet accepté depuis peu d'être maître de stage ; en France, depuis 1988, les étudiants en médecine doivent effectuer durant leur troisième cycle de médecine générale (en plus de leur résidanat, équivalent de l'Internat en Médecine, qui a disparu) un stage de plusieurs mois auprès d'un praticien exerçant la médecine générale.

Bien entendu, j'aurais pu attendre qu'il s'en aille avant de m'occuper sérieusement de Julie, mais j'eus instantanément un éclair de génie et de lubricité : une idée lumineuse et vicieuse pour l'humilier encore davantage et lui faire descendre une marche supplémentaire dans l'univers envoûtant et trouble de la soumission (consentie, bien sûr, même si je ne voulais pas trop lui laisser le choix.) Ah, Julie, il fallait toujours la pousser un peu de force pour accéder à ses désirs les plus secrets...

Chaque pas qu'elle ferait, elle le ferait pour moi ; ce serait un pas de plus vers l'abandon, vers ma possession de son corps et de ses désirs, de ses plaisirs.

Je n'avais bien entendu pas oublié depuis la dernière séance sa particulière sensibilité anale, pas plus que le plaisir irrépressible qu'elle manifestait quand on s'occupait de cette partie de son corps. Je crois même que ça ne l'aurait pas dérangée de continuer à rester vierge. Aussi, alors qu'elle s'avançait timidement vers moi, et tandis que je posais mes mains sur sa fine taille puis sur son postérieur rebondi, je lui murmurai :

— Ma petite Julie, aujourd'hui je t'ai réservé quelque chose de spécial...

Elle posa sur moi un regard interrogateur, mais pas vraiment inquiet. À la place d'une réponse, je passai mes mains sous sa robe de lainage et les remontai prestement jusqu'à son petit cul que je me mis à pétrir à travers la culotte en grognant légèrement de plaisir.

Puis, la lâchant, je lui dis :

— Allonge-toi sur la table, Julie.

Cette fois, elle me regarda sans bouger, interdite, car elle avait bien conscience que nous n'étions pas encore vraiment seuls. Je durcis un peu le ton et lui ordonnai d'une voix calme mais ferme :

— Qu'est-ce que tu attends ? Obéis !

Résignée, elle s'exécuta et monta toute habillée sur la table d'examen. Je m'approchai d'elle, commençai à lui palper le ventre d'un air professionnel, et appelai :

— Jean-Charles ? Venez voir, s'il vous plaît.

Julie, comprenant à demi, se pétrifia. Mon jeune médecin stagiaire arriva, interrogatif.

— Un dernier cas clinique pour finir la journée, cher ami. Ici on ne fait que de la médecine préventive, alors ça vous changera un peu. Mademoiselle se plaint de douleurs abdominales d'intensité croissante depuis trois jours. Il faut vous dire que cette jeune

personne n'est pas allée à la selle depuis plus d'une semaine... Que faut-il éliminer ?

— Eh bien, une occlusion intestinale.

— Comment élimine-t-on ce diagnostic ?

— En lui demandant si elle a toujours des gaz.

— OK ; eh bien, demandez-le-lui.

— Avez-vous des gaz ?

— Euh... oui, bredouilla-t-elle, rouge jusqu'aux oreilles.

— Examinez-la et dites-moi ce que vous trouvez.

Jean-Charles, qui avait quasiment le même âge que Julie, commença à lui palper l'abdomen.

— Je peux vous donner un conseil ? Examiner un abdomen dénudé est indispensable. Demandez à votre patiente de relever sa robe.

Cette fois il ne lui reposa pas la question, et Julie, totalement confuse, se rassit maladroitement afin de saisir le bas de sa robe et la remonter jusque sous sa poitrine. Jean-Charles, visiblement un peu gêné de palper une jeune fille, effectua néanmoins une palpation et une percussion en règle de son ventre.

— Que trouvez-vous ?

— Eh bien, l'abdomen est un peu météorisé ; le colon gauche est bien palpable, un peu dur... Il n'y a pas de défense.

— Quelle serait donc votre conclusion diagnostique ?

— Eh bien, une simple constipation opiniâtre, sourit-il.

Il voyait bien que sa jeune patiente ne présentait pas de tableau franchement inquiétant et semblait en pleine forme. À l'évidence, il n'y avait aucun piège.

— Que faut-il encore éliminer ?

Je le mis sur la voie en précisant :

— Cette patiente est une jeune femme, et non pas une personne âgée, alitée et grabataire.

— Un fécalome, dit-il plein d'assurance.

— Tout à fait.

Il ne bougeait pas.

— Donc... ? ajoutai-je.

— Euuuh...

Cette fois, c'est lui qui manifestait une gêne terrible.

— Eh bien, il faut faire un T.R., ajouta-t-il d'une voix presque éteinte.

— C'est quoi, un T.R. ? Et expliquez-le à votre patiente, pas à moi. Expliquez-lui ce que vous allez lui faire.

Jean-Charles devait se demander ce que c'était que cette mascarade, ou si je ne lui faisais pas subir une épreuve ou une sorte de bizutage. Je me dis en moi-même qu'un bizutage comme ça, j'aurais aimé revenir vingt-cinq ans en arrière et qu'on me l'impose !

Quant à Julie qui n'en menait pas large, elle ne risquait pas de dévoiler la supercherie, ayant trop peur soit de me faire passer pour un médecin pervers, soit de dévoiler à ce jeune stagiaire quelle relation trouble nous avions commencée à entretenir elle et moi, et de passer pour on ne sait quel genre de fille aux yeux de ce jeune toubib débutant.

— Mademoiselle, annonça-t-il avec embarras mais avec grand professionnalisme, se reprenant au fur et à mesure, je vais vous faire un toucher rectal ; c'est à dire que je vais mettre un doigt dans votre derrière... enfin, dans votre rectum afin de vérifier que vous n'avez pas un bouchon de selles durcies qui vous empêche d'aller à la selle.

— Et comment se débarrasse-t-on d'un fécalome quand il y a un ? poursuivis-je mon interrogation.

— Eh bien, il faut le fragmenter et le retirer au doigt, dit-il avec un air de terreur soudain à l'idée que ça pourrait être le cas.

— Oui, on administre d'abord un tout petit lavement à l'eau oxygénée pour le ramollir. Mais avec juste un peu d'eau oxygénée, hein, car plus, ça peut être dangereux, déclarai-je doctement.

Il devait avoir l'impression d'être pris pour un con, car c'était une chose qu'on apprenait de mon temps en quatrième année.

Précisons qu'à défaut de bizutage, c'est toujours aux externes débutants qu'on refilait ce genre de chose – pas agréable il faut dire – d'autant que les patient(e)s n'étaient jamais de belles jeunes filles, mais plutôt de pauvres octa ou nonagénaires.

Sans perdre davantage de temps, je montrai à mon stagiaire où se trouvaient le gel lubrifiant et les doigtiers en PVC qui ne servaient pas souvent dans un dispensaire, et je demandai à Julie :

— Vous allez retirer votre slip et placer vos poings sous vos fesses, Mademoiselle.

Et j'ajoutai, n'arrivant pas à réprimer un sourire moqueur que bien entendu Jean-Charles ne put voir, étant derrière mon dos :

— N'ayez crainte : ce n'est pas douloureux ; et il est très doux.

À ma grande surprise, Julie esquissa un petit sourire, ce qui me fit comprendre que finalement, pas trop gênée, elle appréciait la comédie que nous étions en train de jouer. J'eus un instant une sueur froide en pensant que peut-être, stupide comme elle était, elle allait s'imaginer que je pousserais ce jeu jusqu'à la faire sodomiser par ce jeune toubib, puisqu'elle semblait bien y avoir pris goût ; mais non, elle était bien trop timorée pour prendre la moindre initiative (qui aurait dévoilé que c'était un jeu dont il se retrouvait seul dindon, et dont il aurait pu, légitimement, s'indigner et même me dénoncer). Et puis, étant maître de stage, je savais que je pourrais rester maître du jeu et de tout ce qui allait se passer ensuite.

Elle fit glisser sa petite culotte au bas de ses jambes douces, s'en débarrassa et dévoila son pubis que je découvris avec surprise mais néanmoins satisfaction ; en bonne élève obéissante, elle avait écouté mes consignes lors de notre dernière séance et s'y était conformée avec zèle : son mont de Vénus était lisse comme un œuf, libre de tout poil et de tout duvet.

J'observai bien Jean-Charles quand il découvrit le pubis rasé de la jeune fille : son visage n'exprima aucune surprise mais il sembla de nouveau un peu gêné et il avala sa salive tandis qu'il enfilait

son doigtier et pressait le flacon souple du gel pour en faire sortir la quantité nécessaire.

Personnellement, je m'étais un peu éloigné pour lui laisser procéder à l'opération, mais j'étais resté près de Julie et je lui avais pris l'avant-bras comme pour la soutenir lors d'un acte douloureux, ceci non sans malice et sans ironie de ma part, comme si je voulais introduire une dimension subtilement comique dans cette scène, faisant encore semblant – mais cette fois sans paroles – de rassurer la patiente.

Celle-ci s'était un peu crispée, non par peur – je le savais – mais du fait du trouble grandissant à l'idée de la sensation qu'allait lui procurer l'opération effectuée par un jeune homme sur sa zone la plus érogène.

Enfin Jean-Charles se plaça, lui enduisit l'anus avec art (d'après les petits mouvements circulaires que je le voyais effectuer de ma place, et si je n'avais pas eu devant mes yeux l'évidence de sa gêne, je me serais dit qu'il prenait son temps pour faire durer le plaisir).

Julie respirait plus fort, et elle eut un très léger soubresaut m'indiquant que l'index du jeune médecin avait forcé son délicat petit anneau de jeune fille. Je la sentis respirer un peu plus fort encore quand mon jeune stagiaire enfonça son doigt jusqu'à la garde puis le fit tourner totalement et consciencieusement dans un sens puis dans l'autre.

— Alors ? Que sentez-vous ?

— Il n'y a pas de fécalome... Je sens un peu de selles, mais pas du tout de bouchon.

En disant cela il sembla plus détendu, rassuré : il n'aurait pas à l'évacuer. Son toucher dura tout de même assez longtemps. Enfin il retira son doigt.

— Voyons. Par précaution, et pour vérifier votre examen, je vais refaire le T.R. pour confirmer votre diagnostic. Ne le prenez pas mal : ce n'est pas parce que je ne vous fais pas confiance, mais vous savez très bien que tout examen, même aussi simple qu'un

toucher rectal, a ses limites pour ce qui est de la reproductibilité. Et puis, étant votre maître de stage et ayant plus d'expérience – ce qui est naturel – en tant que médecin, je vais m'assurer qu'il est tout à fait normal.

Je passai à mon tour un doigtier et je mis une toute petite noisette de gel sur mon index ganté (non que ce fût vraiment nécessaire – Jean-Charles ayant lubrifié ma Julie comme un chef, je savais que je pouvais faire entrer n'importe quoi dans son petit trou comme dans du beurre – mais pour le plaisir de caresser sa rosette en un rituel délicieux et indispensable, comme pour le plaisir que ça ne manquerait pas de lui donner).

De la main gauche je saisis sa cuisse droite sans douceur – montrant que je ne trouvais pas son écartement suffisant – pour l'ouvrir davantage. Je passai l'extrémité de mon index sur la rosette luisante de ma petite soumise en appuyant bien comme pour la déprimer et apprécier la fermeté de l'anneau musculeux, la caressai rapidement dans tous les sens en étalant le gel sur toute la largeur du petit cratère, puis je la pénétrai sans difficulté jusqu'à faire buter mon poing sur son périnée. Et là, non content d'avoir fait tourner l'index dans les deux sens, je fis quelques va-et-vient en cherchant à aller le plus loin possible, et surtout en appuyant bien fermement vers le haut, comme si je voulais lui faire ressortir la vulve, cherchant en fait à presser au maximum sa zone G.

Julie avait quasiment le souffle coupé, se retenant de pousser le moindre petit cri, mais son regard dans le vague et un semblant de spasme trahissait son émoi.

« L'opération » dura moins de 30 secondes, mais j'étais sûr de l'avoir mise intérieurement dans tous ses états ; ce dont j'eus la preuve en jetant un bref coup d'œil à sa vulve quand je retirai mon doigt : ses petites lèvres entrouvertes s'étaient légèrement empourprées, et une traînée de sève brillante les ornait désormais.

— Très bien, Mademoiselle. Je pense en effet que votre constipation, bien qu'importante, n'est rien de bien grave : ce n'est pas

une constipation terminale. Vous devez simplement avoir un intestin paresseux. Eh oui, dis-je avec une certaine malice, comme il y a des filles paresseuses, il y a des intestins paresseux, et c'est votre cas. Je veux dire : c'est le cas de votre intestin, chère Mademoiselle. Comme je ne fais, normalement, que de la prévention, je ne peux rien vous prescrire. Mais ce que je vais vous conseiller, c'est un grand lavement évacuateur. Ce n'est pas compliqué : vous allez acheter le matériel en pharmacie et je vais vous expliquer brièvement comment vous l'administrer.

Je me tournai vers mon jeune stagiaire :

— Jean-Charles, il est déjà tard ; vous pouvez y aller, je ne vous retiens pas plus longtemps. Notre dernière consultation imprévue nous a fait finir plus tard que d'habitude.

— Oui, tout à fait. J'y vais. À demain.

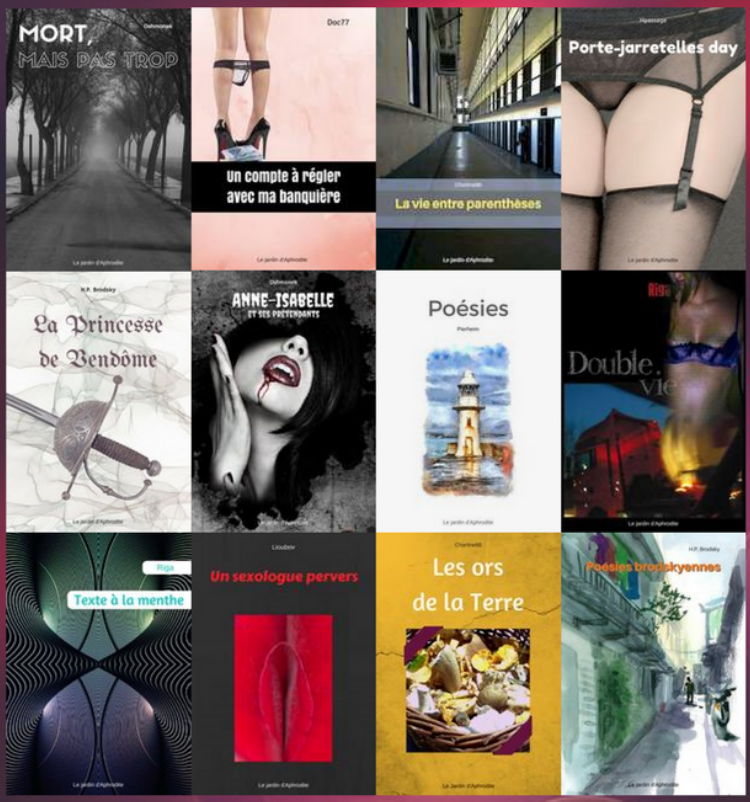
— À demain, mon ami.

À peine mon stagiaire avait-il disparu que Julie s'était levée et, se tenant debout devant moi, elle me demanda avec son regard un peu idiot par en dessous et la voix trahissant une émotion perceptible :

— C'est vrai que j'ai besoin d'un lavement... ?

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite